

Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 22 (1884)
Heft: 23

Artikel: Onna reponsa dè dou francs
Autor: [s.n.]
DOI: <https://doi.org/10.5169/seals-188266>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. [Siehe Rechtliche Hinweise.](#)

Conditions d'utilisation

L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. [Voir Informations légales.](#)

Terms of use

The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. [See Legal notice.](#)

Download PDF: 15.03.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, <https://www.e-periodica.ch>

hauts-bancs, un trottoir où les piétons circulaient à l'abri ; au milieu de la rue, entre les deux rangées d'échoppes, une voie étroite et mal pavée pour la circulation des véhicules. Tandis que toutes les fenêtres étincelaient de luminaires de toute nature, la plate-forme extérieure de chaque haut-banc resplendissait de lampions, de verres de couleur ou de simples chandelles. L'effet de cette multitude de points lumineux brillant à toutes les hauteurs, de Rive à Bel-Air, surpassait tout ce qu'on pourrait imaginer.

Nous voudrions savoir décrire la cérémonie de l'inauguration du monument, réunissant sur la place Neuve tant de milliers de personnes, civils et militaires, véritable mer humaine s'étendant onduleuse de tous côtés et sans interruption, du centre de la place aux estrades, aux escaliers, au seuil des habitations, aux balcons, aux toitures, bariolée et chatoyante des innombrables couleurs des drapeaux, des costumes féminins, des uniformes, des armes étincelant au soleil ?

Vu des hauteurs de la Treille, ce spectacle était grandiose. L'impression dont on se sentait si vivement saisi n'était troublée que par les réflexions des gamins genevois, impatients de voir découvrir le monument voilé par des drapeaux. Ceux-ci s'entr'ouvrant de temps en temps, sous l'agitation du vent, laissaient apercevoir quelque partie de la statue, et tous de crier à tue-tête : « As-tu vu le bidet ? — Une patte seulement. — Tiens, la queue !... »

Et dire que nos Confédérés de Fribourg ont refusé d'assister officiellement à cette solennité patriotique !... On n'en croit pas ses yeux, en lisant dans l'*Ami du peuple*, cette apostrophe en réponse à la cordiale invitation qui leur était adressée :

« ... Ah ! c'est donc tout ce que Genève est en état » de nous donner pour resserrer les liens de deux » anciennes combourgeoisies : une genuflexion au » pied du monument Dufour !

» S' imagine-t-on vraiment les représentants de » notre haut Conseil d'Etat, accompagnés des huis- » siers aux couleurs fribourgeoises, humant l'en- » cens qui va être brûlé en l'honneur du vainqueur » du Sunderbund ?... »

Décidément, cher *Ami du peuple*, ce n'est pas là de l'esprit. Pourquoi se fâcher et rappeler ce malheureux Sunderbund, depuis longtemps oublié par vos adversaires d'alors ? Vous le savez, maman Confédération a parfois grand souci d'arranger ses 22 garçons, et s'il arrive que quelques-uns d'entr'eux se mutinent, maman se fâche et châtie pour le bien de tous. N'est-ce pas tout naturel ?

« Humer l'encens brûlé en l'honneur du vainqueur du Sunderbund ?... » Savez-vous ce que vous auriez humé en ces jours de fêtes, ingrats ?... Des paroles amies, de chaudes et fraternelles poignées de mains, et ce qui n'est point à dédaigner, le fumet de vins délicieux offerts aux invités. — Cela ne vous donne-t-il pas à réfléchir pour une autre fois ?...

Où, nous en avons la conviction, si vous vous étiez franchement associés à cette belle et patrio-

tique démonstration, vous n'auriez pu vous empêcher de vous écrier avec le chansonnier populaire :

Genève allègrement campée,
Le front orné de l'écusson,
Dans un manteau de fleurs drapée
Fait les honneurs de sa maison !
La RÉPUBLIQUE illustre et familière
Ouvre sa porte à tous hospitalière.

Genève, tressaille d'orgueil !
Un peuple entier franchit ton seuil,
Ayant aux mains la palme de gloire fleurie,
Et dans un geste triomphant,
Il la décerne à ton enfant,
Mélant son nom au nom sacré de la Patrie.

L. M.

Evian.

Vous souvenez-vous d'Evian, il y a quinze ou vingt ans, de ses rues sales, de ses boutiques où s'entassaient pêle-mêle toute espèce de produits, l'indienne, les épices, la charcuterie, la poterie, etc. ? Vous souvenez-vous enfin de ses demeures délabrées, sur le seuil desquelles la mère peignait ses enfants et les délivrait de leurs parasites aux yeux des passants ; de ses restaurants en face desquels on réfléchissait longtemps avant d'entrer ?...

Aujourd'hui, cette petite ville est toute regaillardie, ses rues ont changé de toilette, son port s'est embelli, de magnifiques hôtels montrent au loin leurs riches façades et leurs somptueuses terrasses ; de nombreuses et coquettes villas s'abritent derrière les bosquets en fleurs. Enfin, les eaux minérales d'Evian ont fait de cette localité une station thermale des plus fréquentées. Chaque année, de nombreux étrangers, parmi lesquels on remarque assez fréquemment des célébrités littéraires, politiques ou autres, viennent y passer la saison.

A côté de ces attraits et de la question de santé, celle des plaisirs n'est point négligée. Evian aura très prochainement une délicieuse salle de spectacle ; une troupe d'opéra-comique, de comédie et de vaudeville est engagée ; l'orchestre est bien composé ; les fêtes et les distractions de tout genre vont se succéder : concerts quotidiens dans le parc, représentations de puppazzi, bals, feux d'artifices, ascensions aérostatiques, etc. Les personnes qui n'ont pas revu cette petite ville depuis un certain nombre d'années, ne s'y reconnaîtront certainement pas.

Onna reponsa dê dou francs.

Se vo sécâodê onna panosse âo bin on panaman pê la fenêtra quand on gâpion passê dein la tserrâire, ma fâi tant pi por vo, pourrê fennê, vo faut portâ voutrê greçons ein sekchon dê police iô on vo met bo et bin à l'ameinda, que ma fâi n'ia rein dê pe justo, kâ du que cein est defeindu, lo faut pas fêrê. On pâo tot parâi restâ 'na brava dzein quand bin on a reçû on savon d'on municipau ; mâ cein eingrindzê quand mémo. S'on vâo sê mettrê ein contravein- chon et s'esquivâ dê l'ameinda, ma fâi, ye faut avâi prâo boutafrou et savâi trovâ dâi boumês résons po eimbéguinâ lo municipau ; mâ tsacon ne pâo pas,

et tsacon n'a pas la malice à Tirepantet, qu'étâi ovrâi cocher per tsi on tserroton dè pè La Couta.

C'étâi dâo teimps dâi z'allumettès fédéralès, dè clliâo z'allumettès que la Confédérachon no z'avâi d'obedzi dè no servi, que mémameint lè boutequi qu'ein veindiont dâi z'autrès ôtiont met à l'ameinda.

Cé ovrâi cocher ein quiestion, don Tirepantet, avâi menâ cauquon tandi la veilla, et ti lè cochers sont d'obedzi, quand vont dè né, d'allumâ lo crâisu qu'est dein lo falot dè l'ao cariole. Ora, ne sé pas porqu'è cé lulu n'avâi pas allumâ lo sin; mâ tantîa que s'ein revegnâi à novion, que vretabliameint c'ein n'étâi pas coumoudo po lè dzeins que lo rein-contrâvont; kâ s'on s'eimbonmè contrè 'na galéza pernetta, n'ia pas grand mau, bin lo contréro; mâ se l'est contrè on temon dè tsai âo mémameint contrè 'na vilhie cavala, cein n'est pas lo mémo affère.

Ein arreveint ein vela, Tirepantet est arretâ pè la police que lâi demândè son nom et que lâi dit que y'arâ on rappoo contrè li, po cein que n'a pas ècilliâri sa lanterna.

L'autro l'ao fâ: à revoi! et va reduirè se n'appliâ.

Lo leindéman, m'einlève se cein manquè; lo cocher est citâ ein municipalitâ.

— Porqu'è n'âi-vo pas allumâ voutron falot hier à né, se lâi fâ lo syndiquo, vo dussa savâi que y'a on ameinda s'on lo fâ pas?

Tirepantet trait dé sa catsetta 'na boâte d'allumettès qu'étâi tota vouïda, et la lâi montrè ein de-seint que n'ein n'avâi pemin dedein.

— Eh bin, vo dussè adé avâi dâi z'allumettès su vo quand vo z'allâ dè né avoué onna voiture, et on va vo z'ein fère rassoveni po on outro iadzo ein vo metteint dou francs d'ameinda.

— Mâ y'ein avé su mè, dâi z'allumettès! se repond lo cocher, et l'ao z'ein montrè onna boâte tota plieinna.

— Adon porqu'è n'âi vo pas allumâ?

— Oh! c'est que n'est pas dâi fédérales, et coumeint la loi a defeindu lè z'autrès, mè su peinsâ qu'on bon citoyein dévessâi pas s'ein servi, et l'est po cein que n'ein n'é min frottâ.

La municipalitâ, quand l'a oïu cein, a délibéré on moment, et l'a trovâ que sarâi mau fé d'ameindâ on hommo que respettâvè dinsè la loi, et lo syndiquo a fé âo cocher:

— Vo pâodè vo reteri!

LE NAUFRAGE DU WATERLOO

II

En passant devant Greenwich et son observatoire, on hissa le pavillon national, et de plus on le salua d'un coup de canon, car rien n'avait été omis, pas même le canon à l'avant, un gentil canon de dame, monté sur un affût gracieux comme le lavabo de la Pompadour.

Lorsqu'on fut arrivé à l'embouchure du fleuve, le capitaine demanda sur quel point de la France on devait mettre le cap.

— Sur le Havre, et de là, par la Seine, jusqu'à Paris! s'écria sir Plough d'une voix tonitruante de triomphe.

La mer était houleuse, de larges couches de nuages filaient avec rapidité sous l'action du vent d'ouest. Le capitaine proposa de jeter l'ancre et d'attendre la marée suivante, ajoutant que ce serait peut-être prudent.

— *Go on! Go on!* riposta sir Plough, désireux de présenter au plus vite *Waterloo* au peuple qu'il exérait tant.

Une demi-heure après, le yacht piquait de son avant les flots salés. Bien que construit pour la mer, il devenait, par la légèreté de sa coque et l'insignifiance de son tonnage, la merci des vagues lourdes refoulées par l'Océan. Il pirouettait violemment, se cabrait comme un cheval; son avant lancé, dans le vide, retombait dans un sillon d'écume pour se redresser ensuite.

Le fils de sir Plough, qui naviguait pour la première fois, était resté sur le pont, selon le conseil de son père, cramonné à un cordage, livide, grelottant et anxieux, suffoqué par le mal de mer.

La nuit vint: une nuit épaisse, aussi épaisse qu'elle peut l'être en mer. Le vent, dont la violence avait diminué avec le retrait de la marée, redoubla de force, à l'aube, avec le retour du flot. La mer était furieuse, des lames de cinq mètres de haut ballottaient la coquille de noix, mais la coquille de noix qui sortait du premier chantier de l'île de Wight tenait bon; ses nombreux craquements n'effrayaient personne, on les attribuait avec raison à la fraîcheur de sa construction.

Grâce donc à sa structure, ainsi qu'à une habile manœuvre, le yacht était arrivé en vue des phares de la Hève en moins de dix heures.

Sir Plough, qui s'était fait attacher à la passerelle auprès du capitaine, n'avait pas dit un mot depuis son fameux *Go on!* Il cria à son fils: *The Havre, dear child!* mais le vent ayant emporté le mot, il dut crier de nouveau à tue-tête; cette fois, son fils ayant entendu vaguement, leva la tête, regarda son père et lui esquissa un sourire. A cet instant, une lame balaya le pont; le jeune homme, déjà trempé par d'autres lames, reçut celle-ci sans broncher, en véritable Anglais.

La mer devenait de plus en plus mauvaise; le frêle vaisseau poursuivait sa course fantastique, coupant en écharpe la crinière des vagues. Un objet noir et volumineux surgit tout à coup à la surface de l'eau, paraissant, disparaissant, sans que le ballottement permit d'en distinguer la nature. C'était une énorme épave: le tronçon d'un gros trois-mâts brisé par une tempête. On manœuvra de façon à l'éviter; toutefois, malgré les efforts, une lame sourde lança l'épave sur le pont: elle y glissa, retomba dans la mer, après avoir rompu la roue de la barre et enlevé le timonnier qu'elle avait dû tuer raide.

On se mit en devoir de ressaisir les chaînes du gouvernail, on ne réussit point; on essaya d'attacher des amarres à l'arbre de la barre, mais en vain. Durant ces manœuvres, le yacht courait vers les bancs de sable de l'embouchure de la Seine. Il toucha, tomba sur son tribord, l'eau s'y engouffra par la machine, aveuglant par son contact avec le charbon incandescent le mécanicien, le chauffeur et le capitaine. Le bâtiment s'alourdit, s'enfonça de l'avant et ne laissa hors de l'eau qu'une étroite partie de l'arrière, constamment lavée, submergée par les lames.

Le naufrage s'effectua avec tant de rapidité qu'il est impossible d'en décrire les horreurs; la chaloupe, mise à flot, s'était retournée sur les trois hommes qui s'y étaient réfugiés; les mouvements impétueux de la mer avaient dispersé les naufragés qui, nageant avec l'énergie du désespoir, tournoyaient autour de l'arrière du yacht sans pouvoir ou l'atteindre ou s'y maintenir.

O grâce du ciel! les malheureux avaient été aperçus. Une voile bombée par le vent filait à tire-d'aile vers eux. C'étaient des sauveteurs du Havre!

Le drame maritime entra dans une phase nouvelle, plus poignante encore. Rien de plus émouvant que la lutte de ces courageux sauveteurs contre l'épouvantable mer dont chaque vague annéantissait les efforts.